

PA

364

Médiathèque VS Mediathek



1010809619

PA 364

LOÈCHE-LES-BAINS

PAR

Ch.-L. de BONS

GENÈVE

IMPRIMERIE V^e BLANCHARD

1876

PA

364



981

LOÈCHE-LES-BAINS

PAR

Ch.-L. de BONS



GENÈVE

IMPRIMERIE V^e BLANCHARD

1876

PA.364



LOÈCHE-LES-BAINS

I

L'ARRIVÉE

Baigneuses de Loèche, ouvrez, un jour de pluie,
Le livre que voici. — Des vers, quand on s'ennuie !
Nous préférons bâiller. . . . allez-vous repartir.
— Ouvrez : tout livre plait lorsqu'on ne peut sortir.
Puis, un rayon, parfois, y fait briller la page. . .
Ce pur et doux rayon c'est vous, c'est votre image !
— Donnez. — O filles d'Eve ! au pied de tout miroir,
L'attrait, l'attrait suprême, est donc de vous y voir !

Il est au sein des monts que la Gemmi chenue
Domine de son ombre, en touchant à la nue,
Un vallon solitaire, où, sortant d'un glacier,
La Dala se répand comme un ardent coursier.
Des massifs de sapins, des pentes verdoyantes,
Des neiges d'un bleu pâle, au bord du ciel fuyantes,

Lui font un horizon pittoresque, borné,
Mais d'aspects ravissants de toutes parts orné.
Dans un flanc de ce cirque, œuvre de la nature,
Se creuse et s'élargit une immense échancrure.
Le sillon se prolonge et descend lentement,
A travers les débris de maint éboulement,
Jusqu'à la plaine verte, où le Rhône serpente,
Porter de la Dala la vague blanchissante.
La rivière bondit, écume dans le fond,
Et fait entendre à peine un murmure profond.
C'est le long de ses bords, par cette longue brèche,
Qu'arrivent les baigneurs attendus à Loèche.
Une route superbe, ici perçant les bois,
Entamant là d'un roc les massives parois,
Surplombe sur l'abîme et présente aux malades
Ses sapins, ses hameaux, son pont et ses cascales.

Au centre du bassin, sur dix points différents,
Apparaît et jaillit, en sources ou torrents,
L'eau brûlante et limpide, où dans l'ombre se mêlent
Ces gaz mystérieux, que les volcans recèlent.
Les vastes réservoirs de bitume et de feu
Qu'au centre de la terre, un jour, alluma Dieu,
Font remonter au sol ces ondes embrasées
Que les temps révolus jamais n'ont épuisées.
Nul ne sait en quel temps, pour la première fois,
Parut le phénomène au milieu de ces bois.

Une forêt immense, au lugubre feuillage,
Interdisait l'accès de ce vallon sauvage,
Et, mêlant mille fois ses branchages noueux,
Couvrait l'espace au loin d'un voile ténébreux.
L'un après l'autre ainsi les âges s'écoulèrent,
Dans la Dala longtemps les urnes se vidèrent,
Sans qu'un hasard heureux guidât sur ces hauteurs
L'habitant de la plaine ou de hardis chasseurs.
Une fois cependant, un pâtre, dans ses courses,
S'arrêta stupéfait tout près des chaudes sources.

Le bruit s'en répandit: on accourut joyeux.
Tentatès fut chanté pour ce don précieux.
Les Celtes, les Romains, les Bourguignons, nos pères,
Demandèrent la vie à ces flots salutaires.
Dès lors, bien des milliers de malades aigris
Retournèrent chez eux soulagés ou guéris.

Près des sources d'abord on bâtit une hutte
Où les premiers baigneurs aux vents furent en butte.
Un village suivit. L'avalanche en son vol
Chaque siècle une fois le balaya du sol.
Avec entêtement il se mit à renaître...
Tel qu'il est de nos jours je le ferai connaître.

Autour de St-Laurent, des hôtels spacieux,
A des titres divers sollicitent les yeux.

Sur son vaste carré l'un établit son règne.
Il a pris fièrement *les Alpes* pour enseigne.
Aux gens qui pour le bruit sont pleins d'aversion,
L'autre se recommande en parlant d'*Union*.
Un troisième aux Français montre la préférence.
Il fait luire à leurs yeux ces mots : *Hôtel de France*.
Celui-ci, provoquant le touriste gourmet,
Vante sa *Belle-vue* et tient ce qu'il promet.
Celui-là, qu'un rempart défend de l'avalanche,
N'a plus un droit unique au nom de *Maison-blanche*,
Car de nos jours — effet d'un zèle édifiant ! —
Chaque auberge rivale a cet aspect riant.
Les trois frères *Brunner*, qu'en dernier lieu je nomme,
Sur leurs cent commensaux veillent comme un seul homme.
J'omets en cet endroit, avec intention,
Maint hôtel plus modeste et mainte pension
Où les gens, dont la cure attaque les ressources,
Tâchent de se guérir sans trop vider leurs bourses.

Ces caravansérails, dont le nombre croissant
A suivi des baigneurs le flot envahissant,
Restaurés, ou d'hier sortant des mains du maître,
Sont récents et complets, ou voudraient le paraître.
Pendant que la plupart, de leur jeunesse fiers,
Regardent leurs aînés quelque peu de travers,
Ces derniers, que les ans ont rendu vénérables,
Prennent en tapinois des airs fashionables,

Font crépir la façade ou peindre l'escalier.
Avec de faux cheveux, du fard, un râtelier,
Ainsi l'on voit souvent d'opulentes personnes
Se donner, un beau jour, des poses de lionnes,
De huit lustres pesants dérober les sillons,
Jeter la poudre aux yeux à d'errants papillons,
Et même disputer d'éclat avec leurs filles,
A force de rubans, de fleurs et de résilles.

Dans un temps qui de nous n'est pas encor très-loin,
Epoque dont il reste encor plus d'un témoin,
Un amas de maisons, aujourd'hui démolies,
S'épalaient au soleil et se croyaient jolies.
Des sapins, par la hache abattus dans les bois,
En formaient les gros murs et les minces parois,
D'où s'écoulaient longtemps des larmes de résine.
A côté du salon flamboyait la cuisine.
Les fenêtres, carrés que l'on heurtait du front,
Tamisaient la lumière en des treillis de plomb.
Sur l'escalier tremblant s'ouvraient trente cellules.
Des horloges de bois tenaient lieu de pendules,
La paille d'édredon, un coffre de duvet,
Et deux bancs de sapin des chaises qu'on rêvait.
Les murs étaient tendus de papiers déplorables,
Figurant S'-Antoine exorcisant des diables,
Ou des Chinois ventrus, ornés du bouton bleu,
Qu'un poêle ou qu'un buffet coupait par le milieu.

Passe encor si le calme eût régné dans ces chambres !
Mais à peine en un lit avait-on mis ses membres,
Que d'atroces baigneurs, rentrant après diner,
Commençaient un vacarme à vous faire damner.
L'un criait à ses gens : — Qu'on se hâte, marouffles !
Où donc, ventre-saint-gris ! a-t-on mis mes pantouffles ?
Deux fats, à qui l'ouïe avait joué des tours,
Conversaient à voix basse... à la façon des sourds.
Un banquier, se faisant lui-même une sonnette,
Frappait d'un chandelier le bord d'une cuvette.
De malins garnements, se trompant à dessein,
Et feignant de chercher partout un traversin,
Allaient de porte en porte, armés de leurs chandelles,
Et faisaient une peur horrible aux demoiselles.
Enfin, contre ses gens l'aubergiste en courroux,
Le chef aux marmitons distribuant des coups,
Les chats s'égratignant sur le bord des gouttières,
Ecartaient le sommeil de toutes les paupières.

Mais quand donc finissaient le tumulte et le bruit ?
Ma foi, je ne sais trop... au milieu de la nuit.
On s'endormait pourtant ?... Quelquefois, à l'aurore !
Quand tous étaient couchés qui tapageait encore ?
Voici... Dès que chacun se livrait au repos,
De faibles grognements, dans les ombres éclos,
Commençaient un concert étrange et fantastique.
Les nez de cent dormeurs s'y donnaient la réplique.

Ce qui n'était d'abord qu'un prélude incertain,
Devenait par degrés un tapage hautain,
Un assaut libre et fier d'instruments exécrables.
Ces solos nazillards et ces chœurs formidables
Alternaient tour à tour, et, perçant le plancher,
Allaient sur tous les lits bruire et s'épancher.
Le fifre essayait-il d'un petit air de fête?
Les hautbois indignés, un trombonne à leur tête,
Vite lui couraient sus ; les cors et les serpens
En usaient avec lui comme des sacripans.
Même sort attendait les flûtes. Voulaient-elles
Soupirer une idylle aux pieds des pastourelles?
Soudain tous les bassons s'emportaient à la fois.
Le moyen de lutter contre ces nez de poids!

Les nouveaux arrivés, étourdis du vacarme,
Étaient prêts à courir à la cloche d'alarme.
Quant à dormir, néant ! Les artistes fiévreux,
Enivrés de leur œuvre et s'exaltant entre eux,
De ces voisins forcés, en proie à l'épouvante,
Se mettaient en souci... comme de l'an quarante.
Ils ronflaient, ils ronflaient, sans rime ni raison,
Et, sous cet ouragan, la plaintive maison,
Frissonnant du plein-pied jusqu'au dernier étage,
N'avait plus un seul rat qui ne fût tout en nage,
Et crut même cent fois entendre retentir
La fanfare d'un corps qui rentre ou va partir.

Depuis lors à Loèche, un art plus confortable
A bâti dix hôtels de moëllons et de sable
Et légué pour toujours à nos bons villageois
Le chalet montagnard et la maison de bois.
Un papier convenable y couvre les murailles.
Les lits. . . on les adapte aux différentes tailles.
(Je craindrais cependant pour le tambour-major.)
Le salon se pavane en sa bordure d'or.
La chambre d'aujourd'hui, plus riante et moins basse,
A les meubles voulus : chaises, lit, table et glace ;
Seulement celle-ci — contre-temps et revers ! —
Vous rend parfois vos traits quelque peu de travers.
Les produits variés de la plaine du Rhône,
Les viandes, les raisins, les présents de Pomone,
Les légumes, gibier, laitages et froments,
D'une éternelle faim savoureux aliments,
Transportent l'abondance au milieu des montagnes.
Les truites de Sarquène et les grives de Bagnes,
Les crus fins de Sion et ces bonbons exquis,
Dont l'art de Pellissier inonde le pays,
Avec vingt autres mets, aux parfums délectables,
Chatouillent l'odorat et courent sur les tables.
L'appétit, stimulé par la vertu des eaux,
Ne renonce aux rôtis qu'en face de leurs os.
Mais qu'importe ? Au vorace on fera bonne mine.
L'appétit, qui s'exalte honore la cuisine.
Nos hôtels-pensions ne sont pas de leur temps.
Plus on les dévalise et plus ils sont contents.

Les gourmets, les causeurs, les gens d'humeur facile
Ainsi n'auront pas lieu de trop pleurer la ville.
On peut, sur ces hauteurs, se plaire sans effort.
On y joue, on y rit, on y mange, on y dort.

On y dort : j'y reviens. — Jadis, sous leur vieux masque,
Les maisons résonnaient comme un tambour de basque.
A la moindre parole, au moindre mouvement,
Il s'y faisait partout comme un fourmillement.
Dans les hôtels nouveaux qu'on rencontre à Loèche,
Les fronts ne sont pas lourds et la gaieté revêche.
On y cause aussi fort et peut-être un peu plus ;
Chacun dans l'escalier marche à pas résolu,
Mais, entre ses deux draps, il n'est pas difficile
De passer une nuit, en somme, assez tranquille.
Les conversations, les appels et les voix,
Grossis par les échos dans les maisons de bois,
Vont mourir et se perdre en un vague murmure,
Le long de ces parois de massive structure.
On n'y retrouve plus ces malignes cloisons
Qui donnaient librement passage à tous les sons,
Issue à tous les yeux et souvent firent croire
Qu'elles étaient... voyons... en toile d'écumoire.
Aujourd'hui rien de tel. On rencontre partout
Un sérieux cachet d'élégance et de goût.
Les murs, sages, discrets, font l'office d'éponge.
Ils absorbent tout bruit qui passe et se prolonge,

Les chansons du viveur fêtant un doux nectar,
La plainte du malade en proie au cauchemar,
Les soupirs du distrait qui se cherche en personne,
Tous les craquements sourds dont l'oreille s'étonne,
Que même avec stupeur dans l'ombre elle poursuit,
Et ces aveux qu'on fait à son bonnet de nuit.

En voici deux très-francs. — Tous les soirs, à Loèche,
Un baigneur, sur ses yeux tirant son casque à mèche,
Lui disait: ô bonnet, ton maître n'est qu'un sot !
Et dans le même hôtel, un étage plus haut,
Une dame tout bas soufflait à sa bérette :
Ma mie, entre nous deux, c'est toi... la moins coquette !

Quand l'un des omnibus, voitures sans blason,
S'arrête sur la Place, avec sa cargaison,
Dix sommeliers courtois des arrivants s'emparent,
Et ne les quittent plus, de peur qu'ils ne s'égarent.
S'ils ont votre carton et votre cache-nez,
Suivez-les sans retard : vous leur appartenez.
Hésitant à donner entre eux la préférence
Regardez-vous au loin, en homme qui balance ?
Celui qui vous a pris, penché, la bouche en cœur,
Vous combat par sa pose et sans peine est vainqueur.
Son respect vous désarme et votre âme séduite
Ne veut pas affliger cette amitié subite.

Vous partez... éléphant conduit par un cornac !
L'hôtel qui vous regarde, ouvrant son estomac,
Vous engloutit vivant comme ce roi des ondes
Dont Jonas habita les entrailles profondes.
On vous hisse, on vous case, et, l'endroit reconnu,
Vous pouvez circuler dans ce monde inconnu,
Où, sans boussole aucune, en deux ou trois journées,
Vous saurez découvrir vingt plages fortunées.
Des caves jusqu'au toit, du galetas au seuil,
Vous rencontrez partout un sympathique accueil.
Votre histoire ? ... Bon soir ! ... Qui donc s'en inquiète ?
Avez-vous de l'esprit ? Aimez-vous la toilette ?
C'est bien ! on vous proclame un jeune homme charmant
Et vous êtes, ma foi ! du même sentiment.

Votre installation à peine finit-elle
Qu'un télégramme au loin en porte la nouvelle.
Depuis votre départ qu'on a pour vous tremblé !
Le sénat des parents trois fois s'est rassemblé.
Pour vous croire en péril, chacun, de sa mémoire,
Exhibe en grande pompe une lugubre histoire.
Tous les grands accidens sont narrés tour à tour :
Bloc de rocher d'en haut tombant comme une tour,
Coups de pieds de mulet, omnibus en compôte,
Culbutes, hôteliers escamotant leur hôte. ...
Peut-être êtes-vous mort, voire même enterré.
Aussi, monter si haut, si loin, de son plein gré !

Audace inconcevable, imprudence profonde!
Moins hardis sont les gens qui font le tour du monde !
On craint pour vous les eaux, l'avalanche, l'éclair.
L'avalanche, il est vrai, ne tombe qu'en hiver,
N'importe ! quand on craint, on ne saurait trop craindre.
Mais le facteur paraît... Coup de théâtre à peindre !
On s'embrasse à la ronde et votre bon aïeul
Convient qu'étourdiment il a parlé de deuil.
Votre femme, échappée au malheur d'être veuve,
Vous écrit qu'elle allait vous pleurer comme un fleuve.
Vous baisez, à ces mots, sa lettre avec transport,
Et vous ressuscitez... sans jamais être mort.

Si le bureau postal, vite, en ce cas, rassure
Quiconque loin de vous s'alarme outre mesure,
Il tient en nul souci votre état de santé.
On connaît sa devise : insensibilité !
La buraliste... ici-c'est une demoiselle...
Vous livre sans émoi (c'est l'ordre : qu'y peut-elle ?)
Nombre de plis fâcheux qui, vous suivant partout,
A votre guérison n'aideront pas beaucoup :
Poulets de créanciers, journaux gonflés de bile,
Cartels, souscriptions, cancons de votre ville...
Si le vieux sac de cuir où dort tout ce poison,
Savait se perdre en route et passait le Simplon !
Il n'a garde ! Après tout, ces maux on les supporte.
L'aimable buraliste en a vu d'autre sorte.

Que de petits secrets sont tombés de ses doigts !
Secrets en train d'éclorre ; à leur terme, parfois ;
Et qui prenant leur vol, un beau jour, en calèche,
Vont s'éteindre ou fleurir loin, bien loin de Loèche !
Sa malice discrète aura pu voir souvent
Bien des cœurs s'enivrer d'un charme décevant,
Tant de ces éconduits, dans l'ombre, sur la rue,
Devant son guichet clos, ont fait le pied de grue,
Et s'en allant enfin, mornes, désespérés,
Ont menacé le ciel de leurs deux poings serrés !
Parfois l'inconsolable est quelque jeune femme
Qui dans un souvenir a mis toute son âme.
On la plaint ! Au bureau, pourtant croyez-le bien,
Si l'on remarque tout, on n'en témoigne rien.

Quels ennuis on subit lorsqu'en terre étrangère
La langue qu'on entend pour soi n'a que mystère ,
Ou lorsqu'en fantaisiste, errant par l'univers,
On est pris à rebours ou traduit de travers !
Sans doute, en ces instants, l'adresse qui se grime
Se sert des yeux, du geste et de la pantomime,
Mais que de quiproquos, que de malentendus,
Que de signes adroits incompris et perdus !
Vous vouliez un cheval, on vous conduit un âne,
Vous demandiez du vin... voici de la tisane.
Vous avez beau vous plaindre et pâle ou cramoisi,
Maigréer assez haut de n'être pas saisi,

Vos interlocuteurs, d'un sans-*façon* extrême,
Osent rire de vous, à votre barbe même.

De nos jours, à Loèche, on peut impunément
Ne savoir que l'anglais, le russe ou l'allemand.
Sans prétendre en science égaler Mezzofante
D'entendre un peu chacun l'aubergiste se vante.
Fussiez-vous habitants d'Evreux ou de Berlin,
Citoyens de Milan, de Séville ou Dublin,
Vous pourrez vous passer de la langue des signes,
Et, compris aux trois quarts, rester graves et dignes.
Ce n'est donc point là-haut qu'aurait pu se passer
Le comique incident que je vais retracer.

Alexandre Dumas, voyageant en touriste,
Un jour, dans une auberge, arrive à l'improviste.
— Je veux pour mon diner un plat de champignons,
Cria-t-il en entrant. A l'œuvre, compagnons !
Prouvez-moi ce qu'en Suisse un cuisinier sait faire.
Vous n'allez pas rester jusqu'à demain, j'espère,
Plantés devant moi ? — L'hôte, aimable cordon-bleu,
Pour qui le nom du mets n'était que de l'hébreu,
Dans un français tudesque exprimant son martyre,
Fit voir qu'il ne savait ce qu'on voulait lui dire.
— Peste soit de l'hôtel, maudit soit l'allemand !
Dit, de mauvaise humeur, le touriste gourmand.

Mais j'y pense... Ecoutez!... Voici mon portefeuille.
Bon! suivez du regard... ici... sur cette feuille...
Préparez-moi le plat que je vais y tracer.
Et, sur la page blanche, en deux coups, d'esquisser
D'un vaste champignon la parlante figure.
Le végétal semblait reproduit de nature.
L'hôte suivait pensif. Dans ses yeux transparents,
Soudain passe un éclair : Ia, ia, moi che comprends!
— Oui-dà, c'est bien heureux ! riposte le touriste.
Et maintenant je sors. Dans une heure, aubergiste,
Je reviendrai dîner..... avec un appétit....
Celui que j'ai déjà n'est pourtant pas petit...
Vous verrez l'autre !.... Adieu. — Sur ce, l'âme tranquille,
Dumas, le nez au vent, s'en va flâner en ville.
Il visite les ponts, l'église et ses deux tours,
Et les points curieux qu'offrent les alentours.
A l'heure convenue, il revient.... O surprise!
Le chef est au billard, la nappe n'est pas mise.
Alors exaspéré par une atroce faim :
— Rien de prêt! Hôtelier, servez-vous enfin ?
Mon plat.... ou sans retard nous en allons découdre !
L'hôte, tranquillement : — Ia, vif gomme la boudre !
En achevant ces mots, à Dumas effrayant,
Il tendit un objet, de l'air le plus riant.
— Ah ! marmiton du diable!... — Il faisait pas la pluie,
Dit l'hôte, mais voilà !....

C'était un parapluie !



LA BAIGNÉE

A peine l'aube a-t-elle, aux flancs de la Gemmi,
Fait briller un reflet de son sourire ami,
Que, se levant d'un air agréable ou revêche,
Deux ou trois cents baigneurs sont debout à Loèche.
On s'habille à la hâte, en un seul tour de main.
C'est qu'on met peu de temps aux toilettes de bain.
Pourquoi non? La plus simple, ainsi que la plus belle,
Doivent se contenter de robes de flanelle,
Et ce lourd attirail, des formes ennemi,
Pourrait être endossé par un homme endormi.
(Tout se perfectionne... un jour, je le devine,
Les dames dans le bain iront en crinoline.)
Il est pourtant des soins qu'une jeune beauté,
Même à cette heure-là, ne met pas de côté.
Un peigne en caoutchouc, qui vingt fois glisse et passe,
De cheveux ravissants fait ondoyer la grâce,
Et le foulard coquet, s'enroulant avec art,
Offre un nœud attrayant qu'on dit fait au hasard.

Ces apprêts terminés, on se passe une robe.
La tunique des eaux dans ses plis se dérobe.
Après dix longs regards, dont sourit le miroir,
On descend, en songeant à ceux que l'on va voir.

Les baigneurs ont gagné les piscines nombreuses
Où par degrés tiédit l'eau des sources fumeuses.
Les carrés ont chacun leurs malades divers.
Une chaude vapeur se répand dans les airs.
A peine dans le bain, voici que nos malades
Echangent leurs griefs et leurs jérémiades.
L'un dit le bain trop chaud, l'autre, le trouvant froid,
Du robinet commun s'est emparé sans droit,
Et se tenant auprès, solide comme un Terme,
Pour thermomètre unique a pris son épiderme.
Les baigneurs moins frilleux se plaignent hautement,
Ils réclament de l'ordre au nom du *Règlement*,
Et le teint coloré d'un rouge d'écrevisse,
Menacent l'ennemi du bras de la police.
Obligé de céder, cet intrus furieux
Abandonne le poste. Il roule de gros yeux,
S'établit dans un angle, et là, sans parenthèse,
Se plaint de ne pouvoir rôtir tout à son aise.
L'incident a pris fin. On en jase, on en rit.
Les causeurs font assaut de mémoire et d'esprit.
La gaité s'éparpille en remarques malignes.
On persifle une prude et ses grands airs si dignes.

Un benêt lui succède et le fat suffisant
Est à son tour le but de maint bon mot cuisant.

La conversation, très-souvent générale,
Parfois devient intime et par groupe s'étale.
Les parents, les amis forment des *a parte*.
Sur des sujets connus l'entretien est porté.
Des guerriers, dans un coin, se narrent leurs campagnes,
Près de quelques chasseurs qui, battant les montagnes,
Franchissent les torrents, s'égarent dans les bois,
Et tirent un vieux loup pour la vingtième fois.
Une jeune maman, à côté, s'extasie
Sur l'esprit qu'au berceau montrait son Aspasia.
Sa tante, Célimène un peu sur le retour,
Naïvement l'écoute et lorsque vient son tour,
Déroule avec bonheur la liste des conquêtes
Qu'à son insu, sa grâce et ses vertus ont faites.
Elle a même couru, quelquefois, des dangers...
Ces récits, ces propos, ces mille riens légers
Conduisent les baigneurs à cette heure attendue
Où la faim, que le bain n'avait que suspendue,
S'annonce impérieuse et parle avec éclat...
Mais voici le café, voici le chocolat!

Ce sont les déjeuners. Ils viennent à la file.
Chacun fait bon accueil au plateau qui défile.

On plaint quelques baigneurs par l'office oubliés
Et qui de cet affront sont fort contrariés.
La surface de l'eau se montre au loin couverte
De tables dont un choc pourrait causer la perte,
Esquifs aventureux où, sur un grand plateau,
Trône la cafetière, avec beurre et gâteau.
Mais quelle mer, hélas ! n'est féconde en naufrages !
Tout ce qui tient à l'homme est sujet aux orages.
Quelquefois, à l'instant où le joyeux baigneur
Au repas du matin s'apprête à faire honneur,
La table de côté penche et la cafetière
Descend au fond de l'eau, la tête la première ;
Le pot, malgré son air solide et cavalier,
Vacille, puis culbute avec le sucrier.
Bien loin de compatir à la mésaventure,
Un parterre sans gêne en rit outre mesure.
La victime en maugrée et pêche des deux mains.
Elle se dit trop tard qu'à Loèche-les-Bains,
Comme dans tout Etat ou monarchique ou libre,
L'art consiste à savoir garder son équilibre.

Quels aspects singuliers offre aux yeux, à la fois,
Cette foule mêlée, enfants, prêtres, bourgeois,
Militaires, banquiers, gens d'art ou de négoce,
Venus des Pays-Bas, de la France ou d'Ecosse !
Dieu nous garde d'oser rire un peu du tableau.
Mais ces réunions, les épaules dans l'eau,

Où l'on cause, l'on joue, où l'on fait les aimables,
Où l'on mange, l'on dort, où les fashionnables
De vous faire la cour prennent la liberté,
Autoriseraient bien un instant de gaité !
Jetez un peu les yeux sur le carré de droite.
On y joue au piquet d'une façon adroite.
Deux gamins de dix ans y font des petits jeux.
Plus loin, un gros major narre un conte joyeux.
Un ministre, à l'écart, le nez dans ses lunettes,
Dévore en digérant trois immenses gazettes.
Cet autre, qui voulut trop serrer Gortschakoff,
Dans un rôle flatteur emporte Malakoff.
Il se voit, au milieu de torrents de fumée,
Proclamé le plus grand des héros de Crimée.
Il voit Paris en fête accourir sur ses pas.
Son sommeil est si lourd, si lourd, qu'il n'entend pas
Deux coulissiers aigris, qui n'ont point son estime,
Discuter près de lui de report et de prime,
Et deux baigneurs naïfs soutenir que le Schah
Est bien le souverain légitime d'Hérat.*
Ces visages divers, ces cous où l'eau remonte,
Ces dormeurs au sommeil s'abandonnant sans honte,
Ces gestes tous mouillés et ce lent mouvement
Qu'imprime au plus dispos le liquide élément,
Tout cela constitue une scène plaisante.
L'étranger devant qui tout à coup se présente

* Question contemporaine du temps où ceci a été écrit.

Ce spectacle entrevu pour la première fois,
Se souvient malgré lui de ces bons Iroquois,
Gens dont le protocole était de simples bûches,
Et qui pour discuter s'enfonçaient dans des cruches.

La *poussée*¹ à Loèche, après chaque bonjour,
Dans tous les entretiens revient avec amour.
Lorsque l'effet des eaux ramène à l'épiderme
Ces morbides humeurs dont il détruit le germe,
Le malade enchanté tourue au coquelicot.
Une ardente rougeur l'enveloppe bientôt,
Et fait en même temps sa joie et son supplice.
Notre homme en tapinois se gratte avec délice.
Il ne troquerait pas ses bras endoloris
Pour les bras les plus beaux de Vienne ou de Paris.
Ouvrant discrètement sa manche de flanelle,
De son efflorescence il conte la nouvelle.
Sur quoi, de tout le monde il est complimenté,
A charge, on le comprend, de réciprocité.

Ces exhibitions, qu'un *moi* naïf domine,
Souvent, par intervalle, occupent la piscine.
Mais le bain se prolonge. On vient vous avertir
Que de l'eau presque froide il est temps de sortir.
Chez ceux qui n'ont baigné qu'une heure, la *poussée*
Est encore à venir ou bien elle est passée.

¹ Eruption cutanée qui survient après quelques jours de baignée.

La bassinoire attend, avec le drap bien chaud,
Et de l'eau dans le lit vous ne faites qu'un saut.

Pendant ce court instant d'un repos salulaire,
Arrive le Docteur. Contre son ordinaire,
Il ne sourit qu'à peine. Il est grave, agité.
Tremblez ! C'est qu'il répond, lui, de votre santé.
Son visage orageux vous accuse d'un crime,
(Le mot n'est pas trop fort), d'un écart de régime !
— Madame danse trop. Madame, au dernier bal,
Était, dit-on, serrée au point de prendre mal.
Mademoiselle va s'asseoir sous des mélèzes
Et ne dine souvent que d'un grand plat de fraises.
Et ce jeune homme donc ! Il oublie à dessein
La recette qu'hier lui fit son médecin.
Parce que la beauté de Miss Darmoy le touche,
Il outre chaque bain et méprise la douche.
Le moyen de lutter contre des maux puissans
Lorsqu'un malade agit au rebours du bon sens ! »
On s'engage à ne plus lui susciter d'alarme,
On l'embrasse, on l'apaise, enfin on le désarme.
Attendri, le vieillard, aux ordres absolus,
Prend sa canne, en disant : suffit, ne péchez plus !

— Honneur, trois fois honneur au bon fils d'Esculape !
Dit le baigneur grondé. Mais on a mis la nappe.
Il est bientôt midi, la cloche va sonner.
Si je pouvais *la* voir avant le déjeuner ?

A ce défaut, plus tard ? Sur un mot de sa bouche,
J'enverrai promener le Docteur et sa douche !

Pour le maître d'hôtel voici l'instant ardu.
Dans la salle à manger où chacun s'est rendu,
S'élève un cliquetis de plats et de bouteilles.
Ce repas ne peut être une des sept merveilles,
Mais il est abondant, assez bien apprêté,
Et pourrait soutenir l'œil de la Faculté.
Le Docteur de tantôt, grand ami du bon ordre,
S'il était là présent n'y verrait rien à mordre,
Tant le menu tient compte, avec discernement,
De l'action des eaux sur le tempérament.
Du reste, l'appétit fait trouver délectable
Tout mets, plus ou moins bon, qui vient se mettre à table.
Il admet ses raisons s'il est un peu brûlé,
S'il a trop de saveur ou s'il n'est pas salé.
La faim s'apaise donc au milieu des rasades,
Et les moindres mangeurs ne sont pas les malades.

Ainsi, du bain à table on passe tour à tour.
A deux heures, on prend le second bain du jour.
Les scènes du matin volontiers s'y répètent.
Des courses sur les monts à grand bruit s'y projettent.
En attendant Mengis, on convient d'un grand bal.
On dansera le soir pour... bâtir l'hôpital.
Pendant ce temps, des mains, aux veines transparentes,
Lancent dans le carré plusieurs tables flottantes,

Oasis de verdure, où de mourantes fleurs
Reprennent dans l'instant leur vie et leurs couleurs.*
L'escadre, quelquefois, aborde, en son voyage,
Un trio de Brutus qui dans un coin font rage,
Pourfendent les tyrans, mettent l'Europe en feu,
Et parlent d'envahir l'empire du Milieu.
A ce contact charmant leur férocité tombe,
Du roi qu'ils enterraient vite ils ferment la tombe,
Font accueil à la flotte et, devenus plus doux,
Plaisantent les premiers de tout ce grand courroux.

Mais quel est ce vacarme et qu'est-ce qu'il apporte ?
Un quidam en entrant n'a pas fermé la porte,
Et le vent du dehors, profitant du moment,
Au milieu des baigneurs se rue insolemment.
Soudain, quarante voix, grondant comme un tonnerre,
Hurlent à ce distrait son crime involontaire.
La porte!!! A ce long cri, strident, universel,
Le coupable qu'agite un tremblement mortel,
Et qui de ces clameurs ne saisit pas la cause,
Dans son honnêteté vainement se repose.
Il cherche du regard, dans son profond ennui,
Les amis qu'il vient voir et seront son appui.
Il avance au hasard. . . Hélas ! les cris redoublent !
Toute figure échappe à ses yeux qui se troublent.

* Les fleurs les plus fanées, mises dans l'eau thermale, revivent, à la lettre, pendant plusieurs heures.

Il croit être tombé dans un antre infernal
Et décampe hors de lui. Soudain le bacchanal
S'arrête et le *carré* se moque, sans justice,
Du malheureux qui fuit avec une jaunisse.

Ces épisodes-là sont comiques vraiment
Et les rieurs s'en font un divertissement.
Mais puisque dans le bain le rire est si facile,
Pourquoi n'y pas donner un joyeux vaudeville?
En robes de flanelle et presque entiers dans l'eau,
Les acteurs offriraient le plus drôle tableau!

Toute chose prend fin. D'ailleurs il est quatre heures.
Les baigneurs ont gagné leurs diverses demeures.
Ils sont, parbleu! contents d'en finir pour ce jour.

Le diner, cuit à point, les attend à son tour.
L'odorat s'en émeut. Repas à trois services,
Il vide à son profit la cave et les offices.
L'hôte y met tous ses soins, le chef son bonnet blanc.
Le diner! Comprend-on combien ce mot brûlant,
Combien ce cauchemar, aux fièvres infinies,
Renferme de labeurs, d'élans et d'insomnies?
Les Vatel's de nos jours pourraient le raconter.
Quant à moi, j'y renonce et me borne à citer
Cet hôte avantageux qui me disait lui-même:
Un diner sans défauts vaut mieux qu'un long poème.

Le crépuscule enfin, dans le ciel émergeant,
Sur le céleste azur jette un voile d'argent.
Les artistes venus de l'Allemagne blonde,
Ont cessé leur musique et terminé leur ronde.
La pension s'en va flâner aux alentours.
Le moment est venu d'exhiber ses atours,
Et de faire sécher de dépit ses voisines
Par le luxe et l'ampleur des vastes crinolines*
Le moment est venu de passer au tamis
Les moindres vêtements de ses meilleurs amis.
La Promenade attend. Pendant le jour, déserte,
D'un essaim de beautés elle est, le soir, couverte.
De petits pieds mignons y piétinent le sol.
On se croit au Prado, vers la Puerta del Sol,
Au Prater, à Lonchamp, près de ces grandes villes,
Où l'on court à cheval chercher des lieux tranquilles,
Où la rivalité, qui s'étale partout,
Fait assaut de grands airs, d'élégance et de goût.
Pourtant, sous ce rapport, la comparaison pêche.
Le fringant équipage est un mythe à Loèche.
Les coursiers frémissants, les cochers galonnés,
N'existent pas plus là que s'ils n'étaient pas nés.
Le lieu les interdit, l'espace les condamne.
On pourrait, j'en conviens, s'y promener à âne,
(Pardon du hiatus !) mais ces pelés hargneux
Aiment mieux, ô les sots ! rester bien cois chez eux.

* Mode du temps où ce passage a été écrit.

Promener une dame!... Ils trouvent préférable
De se bourrer de foin dans le fond d'une étable!

Les nouveaux arrivants, à peine débarqués,
Par les yeux féminins sont aussitôt bloqués.
Durant l'inspection, rapide mais profonde,
Heureux le promeneur qui contente son monde!
A la première vue, on fut pour lui très-froid,
(Envers les inconnus on use de ce droit)
Mais il peut aisément — revirements étranges! —
Faire qu'à la nuit close on chante ses louanges.
Il suffit, dans ce but, qu'il expose aux lorgnons
Ces talents qui, partout, illustrent tant de noms.
S'il porte son gilet d'une façon qui flatte,
Si le fond de l'habit convient à la cravate,
Si son ami le nomme Alfred, Edgard, Arthur,
Les yeux s'adouciront : certes, rien n'est plus sûr.
L'étrangère de même aura gagné sa cause
Si sa robe et ses gants vont à son teint de rose.

La nuit qui s'épaissit ramène à chaque hôtel
La foule des baigneurs. Pleins d'un souci mortel,
Les uns, doublant le pas, quittent la promenade.
Ils ont reçu l'avis d'une étrange escalade
Que vient tenter contre eux la perfide Albion.
On sentirait à moins beaucoup d'émotion.
Jugez-en. Six Anglais, qui de peu se courroucent,
Demoiselles-Samsons dont les favoris poussent,

Arrivant d'Interlak, à travers la Gemmi,
Font mine de traiter Loèche en ennemi.
Leur ténébreux dessein en deux mots se dévoile.
Ils veulent se coucher. . . non à la belle étoile,
Mais dans les propres lits aux baigneurs destinés.
On leur a poliment fermé la porte au nez,
Attendu que l'hôtel est plein et qu'il regorge.
Tant pis ! Ils entreront ! Ils en jurent St-George.
Entêté comme un Suisse et vaillant comme un coq,
L'hôte, sa broche au poing, va soutenir le choc.
Parce que l'Angleterre en vingt pays domine,
Qu'avec de l'opium elle énerve la Chine,
Et que, faisant revivre Alexandre ou César,
Elle s'annexe l'Inde et garde Gibraltar,
L'hôte ne comprend pas que ses pensionnaires
Devraient céder leur couche à ces fiers insulaires.
Les baigneurs accourant, l'hôte se sent plus fort.
On l'entend s'écrier : Messieurs, vous avez tort !
Usurper de bons lits en tous temps fut un crime.
Voulez-vous m'imposer votre droit maritime ?
Un des intrus, légiste, objecte qu'en tout lieu
On peut tenir beaucoup en se serrant un peu,
Et qu'un Statut, porté sous le premier Guillaume,
Admet trois voyageurs dans le lit d'un seul homme,
Le *morbleu*, les *goddam*, ainsi que les *Teufel*,
Prolongent la bagarre au-devant de l'hôtel.
Enfin tout vent fléchit, disent les vieux proverbes.
On ponctue un peu moins, on adoucit les verbes,

On s'entend à demi ; bref, réunis en tas,
Nos Anglais s'en iront dormir au galetas.

L'une après l'autre alors s'éteignent les lumières,
Et le sommeil descend sur toutes les paupières.
Les amants à la lune ont donné le bonsoir...
Lecteurs, j'ai grand besoin de repos. Au revoir!

LE TORRENTHORN

Ne vous semble-t-il pas, lecteurs, que je détonne ?

Non, pas trop ! — Grand merci ! Souffrez que je vous donne,
 En retour de l'éloge, un conseil bien mûri,
 Dont un poète seul paraîtrait ahuri,
 Un conseil qu'un parent, je l'avoue à ma honte,
 M'a soufflé maintes fois sans que j'en tinsse compte ;
 Un conseil, en deux mots, éclairé, paternel,
 Et qui vous sauvera de maint ennui cruel.
 Voici donc ce conseil d'une sagesse extrême :
 Gardez-vous de vouloir accoucher d'un poème.
 Croyez-moi : résistez à la tentation.
 Le porter dans sa tête à l'état d'ambryon,
 Passe encor ! mais gaiement et sans qu'on vous en prie,
 Pour faire éclore l'œuf rimer avec furie,
 C'est vouloir devenir la pâture des sots,
 Et pour de la fumée échanger son repos.

Pourtant si d'être auteur la rage vous possède,
Mettez flamberge au vent et Dieu vous soit en aide !
Vous verrez, comme moi, tout aller bien d'abord,
Puis, après quelques chants, tomber ce beau transport.
L'œuvre qui vous semblait au début si facile,
Vous laissera bientôt morne, abattu, stérile.
Alors vous vous direz, ne voyant rien venir :
Commencer ce n'est rien, le tout est de finir.
Vous direz qu'on se trompe et que la poésie
Est une drogue amère et non de l'ambrosie.
C'est mon opinion, rimer est un travers,
J'en parle sagement, moi qui vous parle en vers !

Lecteurs, ce noir souci voilà que je l'éprouve.
Encor deux chants ! Plaiguez l'angoisse où je me trouve.
Où prendre mille vers ? C'est à faire damner !
Je suis tenté de dire : allez vous promener !

— Nous promener ! Merci, direz-vous, c'est honnête !

— Doucement ! A partir avec vous je m'apprête.

- Dès lors le mot s'explique. En troupes, nous allons
Parcourir la contrée et ses étroits vallons.
Un bâton à la main, avec nos chers malades,
Nous ferons, s'il vous plaît, de longues promenades.
• Nous les verrons bientôt, au bord des froids glaciers,
Gravir de la Gemmi les périlleux sentiers,
Monter au Torrenthorn ou grimper les *Echelles*.
Ils veulent dominer les cimes les plus belles,

Voir un grand lac alpestre, ou, sur les plus hauts monts,
Se couronner de gloire et de . . . rhododendrons.
Telle est de quelques-uns l'audace peu commune.
Qu'ils parlent, je le crois, d'escalader la lune.

Aujourd'hui vingt mulets, cavalcade au pied sûr,
Attendent les baigneurs, le nez contre un vieux mur.
Ceux-ci de leurs hôtels débordent à la ronde.
Le besoin de courir a gagné tout le monde.
Nul ne manque à l'appel. Les partants sont nombreux.
Chacun se montre gai, dispos, aventureux,
Et trois gros impotents, prêts à sauter des grilles,
Par dessus les moulins ont lancé leurs béquilles.

Entre ces points divers faisant un heureux choix,
Où donc nos voyageurs iront-ils cette fois ?
Durant les premiers jours de leur cure à Loèche,
Sur la foi de récits dont l'attrait les allèche,
Ils ont, aux alentours, visité tous les lieux
D'un pittoresque aspect, d'un nom mystérieux.
La Grotte des Amants, les *Sources*, *Feuillerette*,
Et la noire fissure où la Dala se jette.
Inclinés sur le gouffre ils ont pu contempler,
A travers la vapeur qu'on voit s'en exhaler,
Le terrain tout à coup manquer sous la rivière,
Et le vide et la nuit la saisir tout entière.
Ils ont vu le courant, avec un bruit affreux,
Descendre entre des rocs nus, semés, ténébreux,

Et frappant le massif qui se creuse en arcades,
Former en s'abimant trois degrés de cascades.
Un autre jour, nos gens ont grimpé, sans effroi,
D'une montagne à pic l'effrayante paroi,
Et comme des soldats forçant des citadelles,
Employé dans ce but huit tremblantes échelles.
A rire du péril chacun mit son orgueil,
Et franchit l'échelon comme un jeune écureuil.
S'exposer à ce point, certes! c'est du courage!
Des sapins ornent seuls ce lieu triste et sauvage,
Et la Dala qu'à peine ils laissent entrevoir
Est là, si vous tombez, prête à vous recevoir.
Au risque de fournir un sujet de ballade,
Les dames quelquefois hasardent l'escalade.
Après elles marchant, les époux, les amis,
Figurent sur le roc des chaînes de fourmis.
Mais pour grave motif qu'aisément l'on devine
Cette ascension-là se fait sans crinoline.

On sait qu'en un festin l'appétit des gourmets
Se ravive et s'exalte après les premiers mets.
La curiosité de même se réveille
Quand soudain la nature étale une merveille,
Et que d'autres splendeurs, de nouvelles beautés,
Sollicitent de loin nos regards enchantés.
Les lieux circonvoisins explorés, on s'élance
Vers ceux dont nous sépare une longue distance.

Des Bains au Torrenthorn où nos baigneurs s'en vont,
La fatigue est certaine et le chemin bien long,
Mais un but admirable ou l'attrait du voyage
D'une course pareille aisément dédommage.
Les partants sont d'ailleurs gens à précautions.
Trois mulets sont courbés sous les provisions.
Les pâtés, les jambons et le vin de Champagne
Serviront au dîner qu'on fait sur la montagne,
Lorsque sur ces hauteurs, où nul n'est attendu,
On arrive affamé, tout en nage et rendu.

La caravane ardente enfin se met en route.
Un jour brillant se lève à la céleste voûte.
On s'appelle, on se compte et ces éclats de voix
Réveillent les dormeurs dans leurs maisons de bois.
Les ânes, en partant, entonnent des fanfares.
(Quand ils sont gris d'avoine, ils n'en sont point avarés).
Les dames, à leurs pieds voyant leurs attentifs,
Proclament ce départ des plus récréatifs.
On s'avance à la file à travers les prairies,
A l'ombre de buissons pleins de roses fleuries,
Ou le long d'un ruisseau qui coule en murmurant.
On traverse le pont jeté sur un torrent.
Si le pont n'est plus là, tant pis ! l'on passe encore.
On patauge dans l'eau, soit dit sans métaphore,
Puis, gagnant l'autre bord, on se sèche au soleil,
Sauf à sauter bientôt dans un ruisseau pareil.

La région des bois succède aux pâturages.
Nous quittons les replats où, parmi les herbages,
Sont couchés les troupeaux qui, tout en ruminant,
Nous regardent passer avec étonnement.
Voici la zone sombre où les pins, les mélèzes,
Pour monter et vieillir prennent toutes leurs aises.
Enfoncés dans la terre, ils mêlent vers le ciel
Leurs bras que semble unir un lien fraternel.
Leur feuillage bruni contraste avec la nue.
Qu'ils portent fièrement leur vieillesse chenue !
Tandis que l'homme, hélas ! ne peut vivre cent ans,
Eux se font large part dans le manteau du temps.
Eh bien ! qui le croirait ? Ils ont leurs violences,
Et leur humeur chagrine éclate en doléances.
—Trois cents ans ! C'est un meurtre ! A quoi pense donc Dieu
De nous clouer ici pour y vivre si peu !
Trois cents ans ! C'est le prix qu'on met à nos services !
Quoi ! nous montons la garde au bord des précipices,
Nous barrons les glaciers, contenons les torrents,
Nous tempérons le froid et les feux dévorans,
Et quand nous nous croyons au seuil de l'existence,
Qu'à peine entre voisins on a fait connaissance,
La mousse nous arrive et la caducité
Vient glacer notre sève et borner notre été !
A peine a-t-on le temps de prendre un peu racine,
Que déjà vers le sol notre faite s'incline.
Ce destin aux mortels nous fait trop ressembler.
Trois cents ans ! Est-ce donc la peine d'en parler ?

Lecteurs, si les sapins, les hêtres et les chênes
Parlent comme le font trop de langues humaines,
Ces propos hasardés ils les tiennent tout bas :
Aussi nos voyageurs ne les entendent pas.
Ils n'ont rien distingué, sous l'ombre des ramures,
Que de faibles échos, d'harmonieux murmures,
Le bruit de la cascade approchant par degré,
Ou le cri d'un oiseau loin du nid égaré.
Leurs yeux n'ont aperçu que des arbres énormes,
Géants de tous les temps et de toutes les formes,
Qui groupés en famille ou s'isolant entre eux,
Ne laissent à leurs pieds tomber qu'un jour douteux.
Cependant la forêt, où passe un frais zéphire,
A, comme les vieillards, parfois, un doux sourire.
Les rochers les plus noirs, de mousse recouverts,
Dissimulent ainsi l'aspect de leurs hivers,
Et le soleil, filant à travers la clairière,
Comme une poudre d'or tamise sa lumière.
Ces rayons dans les bois ouvrent des profondeurs,
Où tout est verts tapis et naïves splendeurs.
Les pins, laissant flotter leurs barbes vénérables,
Causent de leur jeunesse avec les vieux érables,
Et la source, dont l'urne est au sein d'un glacier,
Couronne son berceau des fleurs de l'égphantier.

Quel contraste du monde et de la solitude !
La montagne envahie est semblable à la prude

Qu'environnent soudain des cavaliers galans
Et qui perd contenance à leurs aveux brûlans.
Les modes de Paris, produits d'un art frivole,
Sur les sommets déserts d'où l'aigle altier s'envole !
Ridicule assemblage où le brimborion
Se mêle aux grands tableaux de la création !
Mais la forêt en vain semble opposer son ombre
A ce flot d'étrangers qui l'assiègent en nombre.
Le bruit, le mouvement l'envahissent ; les voix
Réveillent le silence endormi dans le bois.
La caravane passe et l'écho qui soupire
Redit, tout étonné , de longs éclats de rire.
Nos touristes lancés criblent de calembours
Les arbres rabougris, les rocs muets et sourds,
Puis, faute de riposte, ils s'attaquent eux-mêmes.
Enfin malgré la soif et la fatigue extrêmes,
Du sommet de la chaîne à son autre côté,
On rend la forêt gaie à force de gaité.

Bientôt la troupe sort du verdoyant dédale.
Tout à coup une voix, avec terreur, signale,
Sur trois points différents, des brouillards pluvieux
Qui, pour faire une averse, escaladent les cieux.
— Mesdames et Messieurs, ô revers, ô déboire !
S'écrie un Espagnol. A quoi tient donc la gloire !
Le Torrenthorn est là, nous y touchons... Eh bien,
Quand nous serons là-haut, nous ne verrons plus rien !

-- Goddam ! dit un Anglais. Quel pays que le Suisse !
Je voulais jeter moà dans ioune précipice.
Guide, je boxai vos si, sur la firmament,
Il restait un niuage encor dans un moment !
On rit, on se dépîte, on veut battre en retraite.
A l'orage qui vient l'un entend tenir tête ;
L'autre, dont l'estomac revendique ses droits,
Veut que pour déjeuner l'on rentre dans le bois.
De sa voix argentine, une dame propose
De s'abriter à deux sous chaque ombrelle rose,
De mépriser la pluie et d'aller en avant.
Pendant qu'on délibère, un heureux coup de vent
Culbute les brouillards, les chasse ou les emporte,
Aux yeux des voyageurs que l'incident transporte.

Voici la région d'où montent dans les airs
Les sommets les plus hauts, les pics les plus déserts.
La brise des glaciers la tourmente et l'assiège.
Elle reste huit mois sous un manteau de neige,
Et ce n'est qu'au retour de la belle saison
Qu'elle étend au soleil un pâle et fin gazon.
Point d'arbre à ces hauteurs, rien qu'un charmant arbuste,
A la feuille vernie, à la tige robuste,
Qui, d'une fraîche rose étalant les couleurs,
Se balance et fleurit au souffle des chaleurs.
Mais si le sol est nu, si la roche est aride,
L'endroit aux visiteurs offre un tableau splendide.

Plus on s'élève et plus, dans un vaste lointain,
Les Alpes, ces géants, lèvent un front hautain.
Pendant que le vallon diminue et s'abîme,
L'une après l'autre émerge et grandit chaque cime.
Montez, montez encor, gagnez le dernier mont,
Et bien loin, par delà cet espace profond,
Vous verrez d'autres pics, blancs de neige et de glace,
Dans le cercle pompeux venir prendre leur place.
Ce grand panorama, nos baigneurs curieux
L'ont, depuis un moment, entier devant les yeux ;
Du Torrenthorn enfin ils ont atteint le faite.
C'est le point culminant. Emue et satisfaite,
La caravane admire et jette avec fierté
Sur tout ce qui l'entoure un regard enchanté,
Puis, battant des deux mains, ravie, elle salue
Ce monde qu'elle voit fuir à perte de vue.

C'est qu'il est vraiment beau ce monde étincelant !
Le Mont-Rose, les Lys, la Yungfrau, le Mont-Blanc,
Et leurs cent compagnons, rivaux ou tributaires
Qui groupent autour d'eux leurs têtes séculaires.
Que de grandeur sereine et quelle majesté
Dans leur silence auguste et leur immensité !
Sur leurs dômes neigeux, leurs plateaux grandioses,
Le soir et le matin versent des flots de roses.
Ils attirent au loin les nuages errants.
De leurs flancs escarpés tombent mille torrents.

L'avalanche bofdit de leurs pentes rapides,
Entre leurs plis secrets dorment des lacs splendides,
Doux bassins d'eau bleuâtre où se baignent sans bruit
Les oiseaux voyageurs qu'au loin l'instinct conduit.
Les aigles, les vautours, hôtes de leurs abîmes,
N'osent point remonter jusqu'à leurs blanches cimes.
Et tandis qu'à leurs pieds cet être d'un moment,
L'homme, en ses projets vains, se meut confusément,
Et que, mélancolique et marchant à leur ombre,
Il traîne dans l'angoisse un sort pénible et sombre,
Eux, portant sans faiblir le poids de cent hivers,
Embrassent du regard le tiers de l'univers,
Et baignés de lumière, impassibles et rudes,
Restent jeunes et beaux sous leurs décrépitudes !

Qui n'a pas remarqué, sous nos climats brumeux,
La cathédrale antique et ses toits anguleux ?
Qui n'a pas remarqué ses aiguilles de pierre,
Sa forêt de vieux saints qu'on dirait en prière,
Ses clochetons à jour, ses anges gardiens,
Ses arceaux se perdant en jets aériens,
Ses escaliers fleuris, ses tours, d'où les fumées
S'étendent sur la ville ainsi que des nuées ?
Il semble par moments que, s'arrachant du sol,
L'édifice s'emporte et va prendre son vol,
Tant l'artiste divin, l'âme toute saisie,
Y répandit de foi, d'art et de poésie,

Tant il y sut traduire, en mystiques élans,
D'ardente rêverie et de soupirs brûlans !
Eh bien, multipliez, sur une échelle immense,
L'œuvre qui d'un grand peuple atteste la croyance ;
Multipliez cent fois et plus, à votre gré,
L'ensemble et les détails du monument sacré,
Et vous aurez du lieu qu'ici je vous révèle
Une copie exacte, une image fidèle.
Oui, vous pourrez alors, peut-être, concevoir
Ce que du Torrenthorn un touriste peut voir.
Que les proportions toutefois soient gardées !
Donnez à chaque aiguille au moins mille coudées.
Là-haut tout est sans borne, effrayant, colossal,
Et la réalité dépasse l'idéal !

Le pic du Torrenthorn est comme un belvédère
Qu'entourerait des monts l'enceinte circulaire.
Les Alpes sont en face et de tous les côtés :
Obélisques de neige aux reflets argentés,
Grands bois silencieux, glaciers pleins de murmures,
Chaines allant se perdre en molles dentelures,
Gouffres béants et noirs que, les cheveux tout droits,
Hésite à traverser le chasseur de chamois,
Pyramides souvent de nuages voilées,
Tous ces points, au-dessus d'un réseau de vallées,
Visibles ou dans l'ombre à demi confondus,
S'offrent de l'esplanade aux regards éperdus.

Le soleil, inondant ce vaste amphithéâtre,
En fait saillir la forme et la zone d'albâtre.
Dans un lointain obscur le Rhône sinueux
Porte vers le Léman son cours impétueux.
Du haut de la montagne, on ne le voit qu'à peine.
C'est un mince filet qu'absorbera la plaine,
Un ruisseau caressant ses rives de gazon.
Le contour du tableau, qui monte à l'horizon,
Se perd dans la distance en vagues lignes bleues
Et renferme un massif de quatre-vingt dix lieues.

— C'est fort bien tout cela ! diront quelques lecteurs,
Mais ne dine-t-on point, Monsieur, sur ces hauteurs ?
— Chut ! ne les troublez pas ! Ils sont bien vingt ou trente,
Les yeux écarquillés et la bouche béante,
Et tous émus, parbleu ! depuis le plus au moins,
Du grand panorama dont ils sont les témoins.
Personne en ce moment ne regrette sa peine.
Pas un mot toutefois, point de parole vaine.
Les spectateurs ne sont qu'extase et que regards.
Pourtant plusieurs d'entr'eux sont gourmands et bavards.
Mais leur langue est perdue. Il est certains spectacles
Dont la splendeur immense opère ces miracles.
On n'a plus faim : on prie. On se sent si petit
Que le saisissement fait taire l'appétit.
L'infini qui, vainqueur, reprend toute sa place,
Domine notre orgueil, l'étreint et le terrasse.

Nos gens, encore en proie à leur enchantement,
Sont là, muets, debout, presque sans mouvement.
Seul, l'un des Anglais dit, parlant à sa personne,
Oh ! Yes ! que je havis de la satisfactionne !

Je conviens franchement que l'exclamation
Ramena les esprits vers le fils d'Albion.
Bientôt abandonnant la vision splendide,
On quitta l'idéal pour courir au solide.
Laissons là ces rieurs, arrivés à leur but,
A la joie, à la faim, payer large tribut.
Qu'est-il besoin d'ailleurs d'en parler davantage ?
Ils reviendront fort bien, sans nous, jusqu'au village.
Un mulet déserteur, deux chutes sans danger,
Un couple qui s'égare, en voulant abréger,
Incidents du retour, charmeraient peu sans doute.
Allons donc vite aux Bains... pour nous remettre en route

IV

LA GEMMI

La Gemmi serait-elle à ce point formidable
Qu'on trouve à la gravir une peine effroyable ?
Non pas. Aucun géant n'en garde les abords.
La neige en disparaît, les vents n'y sont pas forts.
Sans doute le chemin est parfois assez rude,
Mais ce n'est pas un parc, c'est une solitude.
Comme un hardi chasseur, un joyeux écolier,
Ayez, pour vous servir, deux bons jarrets d'acier,
De vos larges poumons que le jeu soit facile,
Et vous croirez fouler les trottoirs d'une ville.
Etes-vous impotent ? La nature, en courroux,
Vous a-t-elle illustré de quelques vilains *clous* ?
Des mulets complaisants, dont vous louez l'échine,
Iront vous déposer, par dessus la colline,
Sur un plateau désert, aride et très-pierreux.
Ils gémiront pour vous, vous jouirez pour eux.

Du village des Bains au pied de la montagne,
Le chemin se déroule à travers la campagne.

Aussitôt que l'on monte, on trouve devant soi
Un sentier qui, tantôt éventre la paroi,
Tantôt, à ciel ouvert, montrant sa faible trace,
A peine du rocher effleure la surface.
Ici le sabot seul des chevaux et mulets
Semble avoir établi ces sentiers inquiets.
Plus haut, l'art fit son œuvre et le ciseau de l'homme
Epargna ce travail à la bête de somme.
La route se déploie en zigzags prolongés,
Et le piéton, qui suit ses replis étagés,
Ne voit que par instants celui qui le devance.
Sa date ? Elle n'a pas un siècle d'existence.
Sous les coups d'ouvriers, en nombre amenés là,
Maint gigantesque roc bondit et s'écroula.
On travailla longtemps, nuit et jour, sans relâche,
De la mine et du pic, si ce n'est de la hache.
Du vieux mont vertical les sonores échos
Annoncèrent au loin la marche des travaux.
Il fallut cinq étés pour finir et la foudre
Se mêla bien souvent aux éclats de la poudre.
Un jour, — comme à la fin le poulet sort de l'œuf, —
Le chemin apparut gai, pimpant et tout neuf.

C'est par ce chemin-là, peu large en apparence,
Que de joyeux baigneurs une troupe s'avance.
Les touristes à pied, les dames à cheval,
Aux premiers feux de l'aube ont traversé le val.

Maintenant les voilà remontant la chaussée
Que sur les flancs du mont les mineurs ont tracée.
Le roc rend un bruit sec sous le fer des bâtons.
Les animaux montés, les guides, les piétons,
Le long de la paroi qui se creuse en voussures,
Forment un long cortège aux sonores murmures.
L'écho redit parfois des refrains montagnards.
Mais les yeux veulent-ils chercher d'autres regards?
Impossible, on se perd ; par un tournant surprise,
La ligne à chaque instant se dérobe et se brise.
Les premiers aux derniers, certes ! ne pourront pas
Adresser quelques mots sans se pencher en bas,
Et la tentation, ma foi ! n'est pas bien forte.
En bas, c'est le zigzag et la fin de l'escorte,
Mais c'est aussi l'abîme et l'abîme n'est beau
Qu'aux grands désespérés en quête d'un tombeau.
Cependant les mulets, dont la tête est fort dure,
Entendent n'obéir qu'à leur propre nature.
Ils ont beau voir le gouffre : ils marchent tout au bord.
On ne leur fera pas comprendre qu'ils ont tort.
Le guide et l'amazone, en leur serrant la bride,
Voudront en vain calmer leur allure intrépide.
Du reste, épargnez leur l'injure et le bâton.
Plus vous vous fâcherez et plus ils tiendront bon.
L'absence du péril n'empêche pas les belles
D'avoir, quand il le faut, des angoisses mortelles.
La bête a cent défauts, Bucéphale est rétif,
Pour peu que l'attentif se montre inattentif.

Alors, par un calcul rentrant dans leur nature,
Elles meurent de peur... afin qu'on les rassure.

Enfin de la Gemmi le plateau désolé
Apparaît et s'évase en un long défilé.
On va faire une halte au bord de la montagne.
Nos amis sont lassés. La fatigue les gagne.
Plus d'un marcheur solide à la lettre est rendu.
Chacun de sa monture en hâte est descendu.
Les groupes sont formés, on se rejoint, on cause.
A travers la distance on cherche le Mont-Rose.
Le voilà! C'est bien lui! Que son éclat est pur!
Que son dôme neigeux contraste avec l'azur!
Comme il domine au loin ces monts qui, par centaines,
Forment de l'horizon les lignes incertaines.
Et Loèche? Là-bas, au pied de la Gemmi,
Des brouillards du matin il s'échappe à demi.
Déjà quelques baigneurs, en bonnets ou bérettes,
Y suivent l'escalade au moyen de lunettes.
Les prés verts, la Dala, le village, les bois,
Tout, dans l'obscur vallon, s'illumine à la fois,
Et le soleil, buvant les vapeurs qu'il attire,
Laisse tout le bassin s'éveiller et sourire.
La nuit qui s'évapore et le jour qui se fait
Anime le tableau du plus magique effet.
Mais devant ce spectacle on pourrait prendre un rhume.
En avant les mulets! que l'entrain se rallume!

Le docteur, à propos des divertissements,
Hier, se répandit en refroidissements.
On se met donc en route et ces lieux solitaires
Ont repris leur silence et leurs teintes austères.

Le plateau, qui se glisse entre les monts chenus,
N'offre de toutes parts que des espaces nus,
De grands rocs éboulés, d'autres qui vont les suivre.
Pas un pin n'y végète : il ne saurait y vivre.
Point de ces horizons lointains et radieux
Qui d'un site affligeant dédommagent les yeux.
Des monts, partout des monts arides et grisâtres
Qui n'ont point retenti de la flûte des pâtres,
Et qui, s'arrondissant comme de vastes tours,
N'ont rien à leurs sommets que l'aire des vautours.
Dans le creux du plateau, de l'hiver qui l'assiège,
Il reste tout l'été de longs tapis de neige.
Enfin, tout est ici désordre, écroulement ;
Tels en sont le chaos, le vaste entassement,
Le silence glacé, la tristesse profonde,
Qu'on se croit placé là sur les débris du monde !

Mais dans l'éloignement bleuit une lueur.
Cet azur est un lac. On redouble d'ardeur.
Bientôt la caravane a touché le rivage.
Le lac répond, hélas ! à son cadre sauvage.
Coupe amère où le ciel semble verser la nuit,
Il étend tristement son funèbre circuit.

Tant que l'hiver n'a pas glacé ses eaux captives,
D'une plainte éternelle il attriste ses rives.
Que son destin est sombre et qu'il fait peine à voir
Déroulant loin des yeux son pâle et bleu miroir,
Où tremblent vaguement, par les flots remuées,
Les images des monts, de l'aigle et des nuées.
Aucun grand fleuve en lui ne trouve son berceau.
Que dis-je ? De son sein ne tombe aucun ruisseau.
Gonflé par les hivers, grossi par les orages,
Jamais d'une eau troublée il n'inonde ses plages.
On passe en le plaignant. Muet, abandonné,
Sur une ancre immuable il paraît enchaîné.
Aussi le nomme-t-on, pour sa morne tristesse,
Le plus déshérité des lacs de son espèce.

Nos touristes émus ont contemplé longtemps
Ce lac mélancolique et ses bords attristans.
Ils se lèvent enfin, reprennent leur voyage
Et gagnent sans tarder l'auberge du rivage.

On sait l'air ahuri d'un hôte au dépourvu,
En face d'un repas qu'il n'avait pas prévu,
Lorsque vingt passagers, pris d'une faim canine,
Pour dîner ou mourir entrent dans sa cuisine.
L'hôtelier de Schwarbach, accourant sur le seuil,
Aux nouveaux survenants fait un maussade accueil.
L'affamé, pense-t-il, mange ce qu'il accroche !
Il se voit un instant mis lui-même à la broche,

« Car des gens que la faim vient mordre et talonner
Sont capables de tout... sauf de ne pas dîner ! »
De l'angoisse de l'hôte un touriste s'amuse :
— Vite, vite, un festin, et surtout pas d'excuse !
— Si de votre arrivée on m'avait averti,
Tout serait cuit à point, bœuf, jambon et rôti !
Soudain éclate un bruit strident, sonore, intense !
L'âne porteur des mets signale sa présence.
Cette musique étrange annonçant des renforts,
L'aubergiste s'incline et répare ses torts.
Son vieux front se déride : il devient même affable.
— Dans une heure, Messieurs, vous pouvez être à table.
Vous êtes fatigués, le soleil est ardent,
Le repos fait du bien : entrez en attendant.

Dans l'auberge à ces mots on pénètre, on s'entasse.
Chacun, tant bien que mal, cherche à s'y faire place.
Les bancs sont occupés de l'un à l'autre bout.
Plusieurs messieurs pourtant doivent rester debout.
On attend le dîner, mais il tarde, que faire ?
Jouer ? Quand on a faim le jeu ne saurait plaire.
Sortir ? Mais on est las et ce qui reste à voir
On pourra l'observer en repartant, le soir.
Tout à coup quelqu'un dit : quant à moi je demande
Qu'un de nos chevaliers nous conte une légende.
— Appuyé ! répond-t-on et vite on fait un choix.
Le poète est choisi d'une commune voix.

— Faites-nous donc venir, Monsieur, la chair de poule,
S'écrie une beauté, du milieu de la foule.

— Bien, je commence donc sans me faire prier.

— Votre titre? — Voici : le vingt-un février.

— O ciel ! pour vos héros je grelotte d'avance.

Monsieur, peut-on s'aimer quand on gèle? — Silence !

LE 21 FÉVRIER *

Autrefois, dans ces lieux, peut-être même ici,
Vivaient sous un toit pauvre et par les ans noirci,
Deux sinistres vieillards : Hans Trudde et sa compagne.
D'une terreur lugubre ils frappaient la montagne,
Et le passant craintif, sans comprendre pourquoi,
Sentait à leur aspect un invincible effroi.
On ne les voyait point quitter leur froid domaine.
Perdus sur ces hauteurs, inconnus dans la plaine,
Oubliant l'univers et du monde oubliés,
Ils étaient à ces rocs comme identifiés.

* Cette légende a été mise deux fois sur la scène, d'abord par le poète dramatique allemand Werner et en second lieu par Alexandre Dumas père.

Qui donc rivait leur sort à cette gorge aride?
Le ciel vengeait sur eux un crime, un parricide!...
Les pieds de ces maudits ont glissé dans le sang,
Et l'expiation aussitôt commençant,
Sous la fatalité qui l'étreint et l'accable,
S'est trainé depuis lors ce couple lamentable.
Dès lors, tous les fléaux, à l'envi déchainés,
Font un vide sinistre autour des condamnés.
Or, c'est lorsque l'année amène, en sa carrière,
Comme un justicier, le sombre anniversaire,
Quand tombe de l'hiver le vingt-un février
Que tous ces châtimens frappent le meurtrier!

Hans était né plus bas. Le vieux Jacob, son père,
Avait à mi-hauteur sa ferme héréditaire.
Ils y demeuraient seuls, l'un avare et quinteux,
L'autre bizarre et fier, violents tous les deux.
Hans à la fin prit femme. Hélas! sur la montagne,
Ce ne fut point la paix qu'apporta sa compagne.
Pourtant elle était belle, oui, belle, à ce degré
Qu'à son premier coup, d'œil Hans en fut enivré.
Il l'obtint. Jeunes gens, qu'un rival importune,
Adressez-vous surtout aux filles sans fortune.
Vous aurez libre champ. Mais Jacob irrité
Crut voir avec la noce entrer la pauvreté.
Son humeur s'en accrut. De plus en plus farouche,
Des mots tels que ceux-ci s'échappaient de sa bouche :

— Son père... un vieux ministre... un fou, dont nous n'aurons
Qu'une bible en hébreu... plus, un tas de sermons!

Or le jeune homme, un soir, rentrait de la vallée,
La tête par le vin légèrement troublée.
En traversant la cour, il entend un grand bruit.
Une femme sanglote au milieu de la nuit. .
Une voix l'apostrophe, irritée et sévère.
Ces voix il les connaît : c'est sa femme et son père!
Hans est entré d'un bond. Il se contient pourtant.
Il mord ses poings de rage et s'assied un instant.
Se relevant soudain, il court à la muraille,
En détache une faux, puis, à Jacob qui raille
Il dit amèrement : le printemps n'est pas loin.
Je vais tailler ce fer : il en a grand besoin.
Continuez ! Allons ! Du tendre ou du comique ?
Pendant que vous chantez je ferai la musique !
Et pâle, frémissant, son couteau dégainé,
Et riant de ce rire horrible d'un damné,
Il aiguise sa faux qui grince et qui se ploie.
Et pendant que Jacob du regard le foudroie,
Il entonne le chant des rustiques travaux,
Et l'âpre cri du fer accompagne ces mots :

Jean-Pierre est le coq du village.
Nul ne fait un sillon plus droit.
A la moisson, au labourage,
On montre ce vaillant du doigt.
Penserait-il au mariage ?
Chacun le croit.

Chacun le croit, car aux vendanges,
A la fille de Mathurin...

Mais le chanteur se tait... Jacob, d'une voix lente,
A souffleté sa bru d'une injure sanglante.
Hans bondit de fureur. Hors de lui-même, hagard,
Il lance son couteau de loin, sur le vieillard,
Qui, renversé dans l'ombre et s'y roulant, livide,
Expire en maudissant son fils, le parricide !

Six mois plus tard, Stella devint mère. Au logis,
La tristesse et l'angoisse accueillirent ce fils,
Car son bras d'une faux portait la vive empreinte,
Et l'on croit voir du sang qui parfois y suinte.

Or, successivement, à quelque temps de là,
Tout le troupeau périt et la ferme brûla.
Un coteau rocailleux, miné par les orages,
Couvrit en s'écroulant les plus beaux pâturages.
Hans dut alors, pour vivre, adopter un métier,
Il vint sur la montagne et se fit hôtelier.

Un sentiment profond, profond comme l'abîme,
Allége aux deux époux le fardeau de leur crime.
Ils aiment leur enfant. Innocent, il grandit.
Innocent!... N'a-t-il pas le stigmate maudit ?
Puis, eux-mêmes, liés par un malheur sans borne,
S'aiment... mais d'un amour sauvage, triste et morne.

Hélas ! sur cet amour du sang a rejailli.
Pourtant d'un vague espoir leur cœur a tressailli !
Le ciel... Oh ! n'ont-ils pas désarmé sa colère ?
Pour la seconde fois, l'hôtesse devient mère.
Sa fille sera belle et, bonheur ! en naissant,
Elle n'a point au bras le signe menaçant.

Un jour, de voyageurs la maison était pleine.

L'ainé comptait sept ans, et sa sœur trois à peine.
Ils regardaient leur mère apprêtant le repas.
Selon leur habitude, attachés à ses pas,
Ils la virent tuer, dans la cour, une poule,
Et, prenant son couteau, traversèrent la foule.
Puis le petit garçon, subitement rêveur,
Dit à la jeune enfant : jouons, petite sœur !
— Oui, mais à quoi ? — Je vais t'en montrer la manière.
Toi, tu seras la poule et moi la cuisinière !
Puis, se mettant à l'œuvre, — elle riant beaucoup,
Lui de plus en plus sombre, — il lui coupa le cou !!!

Le couteau qui servit à commettre le crime,
Avait déjà frappé la première victime.

Hans a maudit son fils et depuis ce moment
S'est encore aggravé le noir isolement.
L'enfant a disparu. L'hiver se fait plus rude.
La route se dépeuple et devient solitude.

La neige fond à peine au souffle des étés.
A la fin, du climat les passants rebutés
Prennent d'autres chemins. Hans est contraint de vendre
Son auberge où bientôt nul ne viendra descendre.
Il y reste pourtant comme fermier, — mangeant,
Dissipateur forcé, — ce qu'il en eut d'argent !

Et vingt ans ont suffi pour faire ces ruines :
Effet lent, mais certain, des vengeances divines !

Hans est tombé si bas, si bas, que la torpeur
L'envahit. Il se voûte et son regard fait peur.
A son foyer désert la détresse est visible.
Acquitter son loyer devient même impossible,
Et maintenant que faire ? Où se réfugier ?
Car demain, jour fatal, vingt et un février,
Le créancier viendra, cette fois implacable,
Jeter hors de chez lui la famille insolvable.
Hans descend dans la plaine et va, chez des amis,
Réclamer leur secours en d'autres temps promis.
Il dépeint sa misère, il conjure, il implore. . .
Un prêt en ce moment le sauverait encore !
Econduit de partout, il part, mourant de faim.
Un mendiant lui donne à moitié route, un pain :
Misérable cadeau que pourtant il emporte.
— Tiens, dit-il à sa femme, en entr'ouvrant la porte,
Ce pain est noir et dur, mais fais en ton repas.
Mange-le tout entier : moi, j'ai diné là-bas !

Avec le jour qui meurt un ouragan se lève.
Le lac, se soulevant, déferle sur la grève.
Par les vents pourchassés les oiseaux de la nuit
Frappent en croassant la fenêtre qui luit.
La neige tombe à flots. Une voix sépulcrale
Semble sur la montagne exhaler un long râle.
Dans le lointain répond le hurlement des loups.
Sans prononcer un mot, éperdus, les époux
Écoutent la tourmente et ses clameurs funèbres.
Tout est en eux, hélas ! cris, pleurs, rage, ténèbres.
Aussi n'osent-ils point se regarder entr'eux
De peur de voir d'horreur se dresser leurs cheveux !

Tout à coup, un jeune homme, en entrant, les salue
Trente ans. Maintien décent, mais figure inconnue.
La ceinture garnie. A sa vue, un regard
Court de Hans à sa femme, aigu comme un poignard.
L'étranger tend sa main. — Vous tremblez, jeune maître ?
— C'est de froid, et la chose est permise peut-être.
Voulez-vous me loger ? Quel temps il fait dehors !
J'ai cru voir, par moments, courir sur moi des morts.
Ouvrez mon sac, fouillez, pendant qu'à cette flamme
Je secourai le froid qui me transperce l'âme.
L'hôte de Kandersteg l'a rempli, mais de quoi ?
Je l'ignore... — Une poule !.. Est-ce bien de l'effroi
Que peint chaque visage ? Un pâté froid succède.
— Soupçons, dit l'étranger et venez à mon aide.

Pas plus que mes parents vous ne semblez heureux,
Mais leur sort va changer. J'ai travaillé pour eux,
Et je vais les rejoindre. A bientôt. Quelle fête !
Pour boire à leur santé, voyons, tenez-moi tête !
Il dit et l'on s'assied, puis l'on mange beaucoup,
Et l'on boit largement, l'aubergiste surtout !

Deux chambres seulement se partageaient l'auberge.
L'une, au passant gardée, avait un lit de serge,
Rideaux, bancs, table, en somme un bon gîte de nuit.
C'est là que l'étranger par l'hôtesse est conduit.
A son retour, Stella s'est à demi couchée.
Hans, lui, rêve, la tête entre ses mains cachée.
Il rêve à l'inconnu. Se baissant par moments,
A travers la serrure il suit ses mouvements.
Malgré le lourd sommeil pesant sur sa paupière
Le jeune homme à genoux achève sa prière.
Avant de se coucher, il veut, à la cloison,
Suspendre ses habits, mais la vieille maison
N'a plus un clou qui tienne et la paroi vacille.
Le poids des vêtements entraîne la cheville.
Il la frappe du poing en guise de marteau.
Dans la chambre voisine, à ce choc, un couteau
Glisse de la cloison et Hans, qui le relève,
En le reconnaissant, comprend la fin du rêve.

S'avançant vers Stella, demi morte d'effroi :

— Nous ou lui : tu comprends. Debout, éclaire-moi !

Sa lampe s'est éteinte : il s'endort. La ceinture
Est là, sous son chevet. Nous l'aurons. . . je te jure !

Quelques instants plus tard, entrés furtivement
Ils frappent. . . L'inconnu pousse un gémissement ;
Puis, d'une voix mourante, il s'écrie : ô mon père,
Quoi ! vous m'ôtez la vie . . . et vous aussi, ma mère !

— Et bien ! que dites-vous de cette histoire-ci ?

— Que ce n'est pas le cas de vous dire merci.

— Je dis qu'elle est absurde ! . . En nos temps si placides,
On ne les comprend pas vos rustiques Atrides.

— Je dis qu'on peut dresser un poteau, dans ce lieu,
Portant : laissez passer la justice de Dieu !



ERRATUM

Les deux premiers vers de la page 49 doivent être lus comme suit :

Le docteur, à propos des refroidissements,
Hier, se répandit en avertissements.

